

## Rédaction d'une introduction et d'une partie de commentaire :

### « Pierrot » de Guy de Maupassant

Les écrivains du mouvement littéraire réaliste portent souvent sur leurs contemporains un regard cruel. C'est le cas de Maupassant dans la nouvelle « Pierrot », extraite des *Contes de La Bécasse* publié en 1883 : le début de la nouvelle décrit de façon satirique un couple constitué d'une paysanne, M<sup>me</sup> Lefèvre, et de sa servante. La description est interrompue par la narration d'un vol d'une douzaine d'oignons. Comment le narrateur parvient-il à susciter la curiosité du lecteur dès le début de la nouvelle ? Nous montrerons dans un premier temps que cette nouvelle est réaliste, puis nous nous intéresserons à toutes les bassesses de l'être humain, illustrées par le personnage de M<sup>me</sup> Lefèvre.

Le portrait de M<sup>me</sup> Lefèvre constitue la première page du conte « Pierrot ». Ce portrait revêt une importance capitale dans la nouvelle, car il conditionne tout le conte, en présentant des traits de caractère de Madame Lefèvre qui nous expliquent le personnage.

Le portrait n'est pas présenté en un seul paragraphe. Maupassant l'élabore selon un plan très précis : il nous donne d'abord quelques indications générales. Puis il nous montre cette femme face à une situation critique : un vol. Cette situation est l'occasion de compléter le portrait commencé au tout début de la nouvelle. On trouve ici une illustration de la manière dont l'auteur varie les modes de présentation : au tout début, la présentation est faite par le narrateur ; puis le récit met en scène le personnage ; enfin on revient à un commentaire « plus personnel » du narrateur. Le lecteur trouve l'assurance de l'exactitude des propos du narrateur dans la mise en scène qui révèle les principaux traits de caractère de M<sup>me</sup> Lefèvre.

Le premier trait énoncé par le narrateur paraît bien innocent : « Madame Lefèvre était une dame de campagne » (l. 1). Il conditionne cependant le portrait, puisqu'il offre une contradiction fondamentale : « dame » renvoie à une exigence de distinction, « de campagne » à une certaine vulgarité. La « dame » est celle qui « porte un chapeau » (ligne 2), qui « essaie » de parler correctement (ligne 2), et s'habille avec la « soie ». Nous remarquons aussi qu'elle semble aussi respecter certaines traditions de l'époque : elle fait l'aumône et donne à la quête (lignes 31 et 32). Elle se semble donc vouloir tenir un certain rang. En revanche, la paysanne s'habille, quand elle pense que personne ne la voit avec une « jupe en laine » (ligne 12), elle fait des liaisons déplacées quand elle parle (ligne 2), des « cuirs », et ses mains sont « grosses » et « rouges » (ligne 4). Cet état intermédiaire entre deux classes sociales est vivement dénoncé par le narrateur qui en souligne tout le ridicule, avec le terme « falbalas » (ligne 2), puis le terme « grandiose » de la ligne 3, puisque Madame Lefèvre ne fait qu'imiter la grandeur. Les deux adjectifs « comiques » et « chamarrés » de la ligne 4 complètent le tableau de cette femme qui veut se donner des airs, mais ne parvient pas à cacher suffisamment ses origines. Mais l'auteur va plus loin et nous livre le trait le plus profond de l'âme de cette femme : il nous fait comprendre qu'au fond d'elle-même, elle est restée une « brute » (ligne 3), et tout son vêtement ne fait que révéler une réalité qu'elle voudrait masquer ; l'apparence est notée par les expressions « en public » à la ligne 3 et « des dehors » à la ligne 4, la volonté par le terme « dissimuler ». (Ligne 4). L'habillement, les grands airs et le langage de cette femme sont donc révélateurs.

Le second trait que nous présente le narrateur était déjà présent, mais seulement en filigrane, dans la première partie du portrait. Il éclate à l'occasion de la péripétie qui sera l'élément perturbateur de toute la nouvelle : il s'agit du vol « d'une douzaine d'oignons » (ligne 11). Le trait de caractère le plus important de M<sup>me</sup> Lefèvre est l'avarice. Nous pouvions déjà nous demander ce que Maupassant voulait nous indiquer en ajoutant l'adjectif « écrue » pour la soie des gants de M<sup>me</sup> Lefèvre mentionnés à la ligne 5 : c'était de l'économie. En effet, on parle d'un tissu « écru » lorsqu'il est à l'état brut. Cette soie n'a donc pas encore été teinte, ce qui permet à M<sup>me</sup> Lefèvre de réaliser des économies. Toutefois, l'avarice éclate surtout dans le dialogue rapporté au discours indirect libre : « Que feraient-elles d'un gros chien ! Il les ruinerait en nourriture ! » (lignes 25 et 26). On sent que le pluriel n'est qu'une forme de dissimulation pour M<sup>me</sup> Lefèvre. C'est elle qui tremble devant la dépense. C'est pourquoi l'expression « petit chien » de la ligne 26 prête à sourire. Quand M<sup>me</sup> Lefèvre cède à la peur, elle essaie de limiter l'autre fléau qui s'abat sur elle. Elle était déjà « terrifiée » (ligne 29) devant l'image de la jatte de pâtée : le chien n'est pour elle qu'un simple tube digestif, une source de dépense, comme si la fonction d'un chien était avant tout de manger. Elle est face à un dilemme : sans chien, c'est le risque de vol. Mais avec un chien, c'est un risque de ruine !

Mais le narrateur va plus loin : il établit un lien entre son avarice et son côté faux et dissimulé. C'est l'expression « race parcimonieuse » de la ligne 30 qui place cette femme à part, comme née avec d'autres caractéristiques que les gens normaux. Il lui faut cacher sa véritable nature, comme on cache les grosses mains rouges, sous une apparence de chaque détail. Faut-il donner de l'argent ? Elle gardera les « centimes ». Elle ne donnera ces centimes que dans les circonstances où elle devra le faire parce qu'elle est comme en représentation sociale ; lorsque l'aumône ne pourra être évitée, elle le fera « ostensiblement » (ligne 31) ; et les quêtes du dimanche ont lieu pendant la messe, devant toute la communauté villageoise. Tout ici nous montre la dissimulation, le froid calcul, la prétention et la mesquinerie. Le lecteur se demande alors avec angoisse ce qu'une telle femme pourra bien faire d'un « quin » qu'elle n'accepte d'héberger que s'il concourt à ses intérêts.

Maupassant décrit aussi la mentalité du pays de Caux : c'est elle qui explique pour une part le caractère de Madame Lefèvre. En effet, elle n'est pas la seule du genre comme le soulignent les expressions « une de ces dames » et « de la race parcimonieuse des dames campagnardes ». La généralisation est visible aussi avec le recours au pluriel et l'emploi du présent de vérité générale au début et à la fin de l'extrait : « parlent » et « prennent » (ligne 2), « cachent » (ligne 3), « dissimulent » (ligne 4), « portent » (ligne 30). Elle n'est donc qu'un exemple d'une catégorie répandue. De plus, le bruit suscité par le simple vol d'une douzaine d'oignons est ridiculisé par le narrateur : la réaction démesurée de M<sup>me</sup> Lefèvre est soulignée par le recours à des hyperboles « Ce fut une désolation et une terreur » (ligne 14), « Et elles s'épouvantaient pour l'avenir » (ligne 19). Les voisins accourent aussitôt et semblent considérer ce vol de la même façon que M<sup>me</sup> Lefèvre : « Les voisins arrivèrent, constatèrent, discutèrent » (ligne 20). Il semble que l'avarice soit le trait de caractère partagé par tous les habitants du village. Ces voisins se contentent de donner « des conseils » (ligne 23). De plus, leur réaction est aussi exacerbée que celle de M<sup>me</sup> Lefèvre : le narrateur ridiculise donc tous les personnages de cette nouvelle.

M<sup>me</sup> Lefèvre incarne ainsi tous les défauts des êtres humains dénoncés par Maupassant dans bon nombre de ses nouvelles : prétention, mesquinerie, aspect ridicule et avarice. Cette dénonciation est d'autant plus convaincante que le texte se présente comme une nouvelle réaliste.